



SPECTACLE

Alceste, une épure plastique et tragique du sacrifice

A l'Opéra Garnier à Paris, la tragédie lyrique de Gluck, dans la mise en scène d'Olivier Py sous la direction musicale de Mark Minkowski, ouvre de belle manière la saison.

L'opéra ou plus précisément la tragédie lyrique de Gluck (1714-1787), *Alceste*, d'après Euripide (438 av. J.-C.), peut se résumer aisément. Son époux Admète, roi de Phères, en Thessalie, est au bord de la mort. Mais les dieux proposent un marché à qui voudra le conclure. Si quelqu'un consent à mourir à sa place, il vivra autant d'années qu'il a déjà vécues. Les candidats ne se pressant pas, c'est son épouse, Alceste donc, qui se porte candidate. Toute l'intrigue se joue autour de ce

choix. D'une part, le dévouement et le désespoir d'Alceste d'avoir à quitter la vie pour sauver l'homme qu'elle aime, mais aussi le roi, dont elle pense qu'il est nécessaire à son peuple. D'autre part, le désespoir d'Admète, quand il comprend, en apprenant les termes du marché, qu'il va devoir la vie au sacrifice de sa femme quand le peuple, qui n'est pas si regardant, est en liesse. Toutefois, la mort de cette dernière prenant un certain temps après qu'elle a bu le liquide adéquat, soit donc de la fin du premier acte au milieu du troisième, l'affaire se conclut heureusement grâce à l'intervention inopinée d'Hercule, qui, en temps que fils de Jupiter, dispose de quelques pouvoirs magiques, mais dont il faut bien reconnaître qu'il arrive tout de même comme un cheveu sur la soupe. Olivier Py, qui signe cette mise en scène pour l'opéra Garnier, a eu l'intelligence de caricaturer un brin cette intervention miraculeuse en faisant du héros mythologique, une sorte de magicien de foire, faisant tout aussi bien apparaître colombes et mouchoirs. Cela n'alourdit en rien, cependant, le choix d'une mise en scène en noir et blanc,

quasiment sans décors autres que les architectures, que dessinent à la craie sur de grands panneaux noirs, pour les effacer à la fin de chaque séquence, une équipe de dessinateurs en temps réel, qui font de ce fait l'admiration du public. On est toutefois

Une mise en scène en noir et blanc, sans décor autres que les architectures.

plus fascinés encore par cette silhouette dansante vêtue de voiles d'un gris sombre qui tourne autour des protagonistes comme l'image de la mort même. Présence insistante et terrible dans la grâce de sa chorégraphie macabre. C'est donc une sorte d'épure que propose Olivier Py, que l'on a connu dans des registres nettement plus baroques, si l'on pense, entre autres, à sa mise scène du *Rake's Progress*, de Stravinsky. Ici, on est donc au plus près des sentiments des personnages, en proie aux caprices cruels des puissances divines. Pas d'émotions faciles, pas de pathos, mais une sorte de méditation sur l'amour, la mort,

le pouvoir. C'était bien, du reste, le projet de Gluck, déterminé aussi bien à s'affranchir de « ces vieux Grecs », qui étaient, selon ses propres paroles, « des hommes avec un nez et une paire d'yeux, comme nous », que des afféteries, galanteries et complications inutiles des opéras de son temps. Ainsi, bien avant Wagner, il propose une sorte de flux musical continu, mais d'une richesse qui comble l'écoute dès les premières mesures. C'est ce qui en fit, au XVIII^e siècle, un véritable

novateur, avec *Alceste* donc, mais aussi avec *Iphigénie* ou *Orphée et Eurydice*, dont on peut remarquer au passage que la mort, l'amour et le sacrifice de soi en sont aussi les moteurs. À la direction de son orchestre des Musiciens du Louvre Grenoble, Marc Minkowski ne déroge pas à son choix des instruments anciens, qu'il fait sonner avec précision et énergie. Yann Beuron en Admète est lui aussi très précis et très présent, sans en faire jamais trop. Dans le rôle-titre, Sophie Koch nous

est apparue bellement habitée par le personnage et sa souffrance. Voilà, pour la rentrée de l'Opéra de Paris, une production aboutie qui emporte l'adhésion par sa force musicale, plastique et tragique. Olivier Py, devenu directeur du Festival d'Avignon, signera également dans les prochaines semaines une nouvelle production d'*Aïda*, de Verdi, à la Bastille.

MAURICE ULRICH

Les 22, 25 et 28 septembre.

Les 2, 4 et 7 octobre.



Agathe Rouprey/Opéra National de Paris

Alceste, de Christoph Willibald Gluck mis en scène d'Olivier Py : Pas d'émotions faciles, pas de pathos, mais une sorte de méditation sur l'amour, la mort, le pouvoir. C'était bien, du reste, le projet de Gluck.